

Derrière le mur de briques

DE LA RUE KÁROLY BROCK, qui conduit au portail numéro I de l'usine, il a bifurqué au premier croisement pour arriver quelques minutes plus tard au Danube, en contrebas. Encore une demi-heure avant que l'équipe du matin prenne son service, le temps de profiter un peu du soleil et de la naissance du printemps. Il a mal à la tête.

En face, côté Pest, on voit la longue rangée des Entrepôts Généraux. Plus loin, au-dessus du pont, quelques mouettes ondulent lentement des ailes. Un fort vent d'ouest soulève l'eau du fleuve, la saleté et la poussière du rivage. Lors de rafales plus intenses, des nuées de sable jaune bondissent dans la lumière subitement ternie du soleil. La berge en friche est jonchée de détritrus. À côté, au bord de l'eau, un chien sans maître, le poil long, maigre, cligne des yeux, inquiet, en direction de l'homme qui s'avance. Il inspecte l'étron desséché que quelqu'un a laissé là.

Haut. Rouge. Le mur de briques entoure le site de l'usine et accorde un peu de protection contre le vent. Le tapis de crasse est encore plus épais le long du mur, mais au moins le sable n'envahit pas la bouche et les yeux dès qu'une bourrasque se jette à terre. Le camarade

Bódi suspend sa marche un instant. Il s'appuie contre le mur, dos au vent, et offre au soleil son visage mal rasé. Sur le point de repartir, il aperçoit à ses pieds, à moitié enfouie sous le sable qui a été projeté là, une courroie de transmission flambant neuve. Elle doit mesurer dans les trente à quarante centimètres. Il la prend, l'examine, puis se remet en route, l'épais morceau de cuir en main.

Il n'a pas fait quelques pas qu'une autre courroie vole par-dessus le mur de briques rouges. Un peu plus et elle tombait sur sa casquette. Une troisième, une quatrième atterrissent après avoir dessiné un grand arc de cercle. Il les regarde quelques instants d'un air distrait puis reprend sa lente progression. Un des entrepôts de l'usine, de plain-pied, se trouve juste derrière le mur.

Il se rend directement au vestiaire. Pour ménager ses vêtements, il enfile chaque matin son bleu de travail, une vieille combinaison pleine de taches d'huile.

– C'est quoi ça ? demande un ferronnier qui se déshabille à côté de lui sur la banquette.

– Quoi donc ?

Le ferronnier vient de se déchausser d'un coup de pied. Son grand orteil glabre et jaune sort de son collant. L'homme le retire avec soin et le brandit en l'air, pincé entre deux doigts.

– C'est quoi ?

Le camarade Bódi a un mouvement de recul.

– C'est à moi que tu demandes ça ?

– C'est quoi ? répète le ferronnier tout en faisant

balancer le collant sous le nez de Bódi qui recule davantage.

– Enlève-moi ça de là, dit-il posément.

– C’est quoi ? insiste le ferronnier. Tu sais pas ? Ça, c’est le collant de l’Homme Nouveau.

Les hommes de l’équipe de nuit sortent déjà de l’atelier. Les uns disent bonjour, les autres non. Certains, à l’usine, connaissent Bódi depuis vingt ans, mais ne le saluent pas. Il traverse la cour et se trouve à nouveau face au vent dont le souffle, ici, est encore plus épais et saturé du mélange des déchets qui ont été aspirés. À l’autre bout du site, les administratifs commencent tout juste à voler vers le Grand Bureau. Le camarade Bódi y pénètre par l’une des portes.

Assis derrière son bureau, un homme au visage maladif s’étale, poches de graisse sous les yeux, peau du cou flasque et fripée.

– Salut, fait Bódi.

L’autre ne répond que d’un signe de tête.

– Encore un souci ? demande-t-il.

– Maintenant, c’est les courroies qu’ils se mettent à piquer.

L’adipeux se tait.

– Je l’ai vu de mes propres yeux, dit Bódi.

– Où ça ?

– À l’entrepôt Quatre. Ils les lancent dans la rue par-dessus le mur. Je suis arrivé par l’arrière.

Ils se regardent en silence.

– Des semelles, finit par dire l’adipeux, avec un petit sourire en coin.

Un homme âgé, grand et voûté, entre dans la pièce avec une pince à la main. Il salue avec déférence et se dépêche d’entrer dans le bureau voisin, comme quelqu’un qui aurait peur de se prendre un coup dans le dos. Juste après lui, deux autres personnes arrivent. Parmi elles, une jeune fille un peu ronde dont le visage de pivoine est si frais qu’il aurait pu être cueilli à l’aube dans un jardin de Pestszentlőrinc, juste avant de partir pour le bureau. Le camarade Bódi attend qu’elle referme la porte derrière elle, puis il presse sa main sur le bureau. D’avoir été savonnée, les ongles coupés court, elle est encore, avant que la journée de travail ne commence, blanche et bleuâtre.

– Ça ne peut plus durer, dit-il. Ça ne peut plus durer. Il faut vraiment qu’on se mette dans le crâne que ça ne peut plus durer. Avec ces vols, c’est leur propre pain qu’ils s’arrachent de la bouche. Que Dieu les écrabouille! Ça ne peut plus durer!

– Je vais prendre des mesures, dit le gros avec lassitude. Ses yeux restent fixés sur la porte derrière laquelle la jeune fille au visage de pivoine vient de disparaître.

Sur le trajet du retour, le vent lui souffle dans le dos. Un bidon de pétrole vide se met à rouler tout seul et vient buter contre le mur du local de pompage. Le vent du printemps fait du bien, il est frais. Aux ateliers, les vitres des fenêtres font un tel vacarme que ça couvre même le bruit des marteaux à air comprimé.